PAUL SCARRON

Ecrivain

Nous fêtons cette année le tricentenaire de la mort de Louis XIV. Mais quel rapport avec Paul Scarron? Ils eurent la même épouse, la très célèbre Madame de Maintenon. Scarron ne se doutait pas qu'un jour le roi Soleil serait son illustre successeur.



La famille Scarron était originaire du Piémont. Dès le début du XV^e siècle, elle émigra à Lyon. Le père du poète, Paul, seigneur de Beauvais et de La Guespière, d'abord substitut du Procureur général du Roi au Parlement de Paris, n'avait pas tardé à acheter une charge de conseiller. Un de ses frères, Jean, était, lui aussi Conseiller à la

Grand'chambre tandis que l'autre, Pierre, allait devenir évêque de Grenoble.

Vers 1595 ou 1596, Paul Scarron père épousa Gabrielle Goguet, fille d'un conseiller au Parlement de Bretagne. Ils eurent huit enfants dont trois seulement survécurent : Anne, François et Paul, le futur poète.

Paul naquit à Paris le 4 juillet 1610. Son père avait très mauvais caractère et il s'en fallut de peu qu'il n'ait pu assister au baptême de son fils car il s'était fait arrêter, juste avant les obsèques d'Henri IV, pour avoir eu la prétention de précéder le clergé au défilé des funérailles. Un tel tempérament lui vaudra un jour la disgrâce de Richelieu.

Trois ans après son baptême, en cette même église Saint-Sulpice, on célébrait les obsèques de sa mère, le 10 septembre 1613.

En 1617, son père se remaria avec Françoise de Plaix, fille du sieur de Rosny. Ils eurent quatre enfants en quatre ans. Sur douze descendants, il n'en restait plus que trois du premier lit et trois du second.

Françoise de Plaix était une femme autoritaire et peu aimable à l'égard des enfants de son mari. Le petit Paul, notamment, qui ne se laissait pas faire, attira son animosité. Paul Scarron, père, lassé des plaintes de sa femme qui le régentait, envoya l'enfant chez des parents à Charleville où il passa ses treizième et quatorzième années. Puis il revint à Paris pour terminer ses études et fut confié à des régents de collège. Avec eux, il apprit la versification mais ne devint pas pédant.

Il montrait une grande réprobation contre ceux qu'il côtoyait : «...Je m'expose au danger de m'attirer la haine des pédants, envieux, animaux... misanthropes, chagrins, lâches, présomptueux...»

On finit par le réconcilier avec son père ; il promit d'embrasser l'état ecclésiastique et prit le petit collet à dix-neuf ans; mais son goût pour le monde l'empêcha de s'engager dans les ordres. Il était gai, vif, insoucieux de morale et le peu de réserve avec lequel il se livrait au plaisir ruina promptement sa santé. S'il se jeta avec passion dans les amours, il ne tarda pas à y apprendre le septicisme.

En ce temps-là, Scarron était encore ingambe et son solide appétit lui faisait rechercher les maisons où l'on dînait bien. Il allait de souper en souper et fut reçu chez Marion Delorme, femme célèbre par sa beauté et ses aventures galantes, à qui, en remerciement, il adressa un bref poème :

« Félicité des yeux et supplice des âmes Beauté qui tous les jours allumez tant de flammes

Ce petit madrigal ici
Est tout ce que je peux vous donner en étrennes,
Mais je vous demande aussi,
Au lieu de me donner les miennes
Sinon que vos yeux pleins d'appâts
Veuillent bien épargner les nôtres
Afin qu'ils ne me brûlent pas
Comme ils en ont brûlé tant d'autres.»

Les mauvais lieux et les théâtres l'accueillaient souvent. Il rencontra Paul de Gondi, cardinal de Retz, et se lia d'amitié avec Georges de Scudéry, dont il se souviendra quand il écrira son «Abrégé de comédie ridicule de Matamore». Son épouse intraitable ne supportait pas du

tout cette vie dissolue. Elle le fit envoyer chez Charles II de Beaumanoir, évêque du Mans, à titre de «domestique». Il fut très bien accueilli. Cet évêque, riche et libéral, s'entourait de beaux esprits. Il y vécut sept ans, goûtant, malgré sa soutane, chapons et volatiles enjuponnés, sous l'oeil indulgent de Monseigneur.

1635, Charles II de Beaumanoir accompagna, en Italie, une ambassade de prélats. Il emmena Scarron qui participa joyeusement à toutes les fêtes. Scarron ne sembla guère s'intéresser à l'architecture et à l'art de l'Antiquité pendant ces huit mois qu'il passa à Rome. En revanche, il était attiré par l'art moderne et surtout par Nicolas Poussin, peintre français, qui habitait au Pincio avec Marie Dughet. Scarron était lui-même doué pour le dessin et la peinture. Le poète appréciait le peintre. Plus tard, il lui demanda une de ses toiles et lui envoya ses volumes. Mais les deux hommes n'étaient pas faits pour se comprendre. Poussin dédaigna le burlesque, mais, pour se débarrasser de Scarron, il lui envova le «Ravissement de Saint Paul», toile qui se trouve actuellement au Louvre. Poussin n'avait fait ce cadeau qu'à contre-coeur.

La vie romaine ne tarda pas à l'ennuyer et il revint au Mans. Là, le petit abbé reçut un canonicat, mais il n'en prit possession qu'après trois ans de procédure. Il remplissait correctement ses services religieux mais, sorti de l'église, il redevenait un joyeux luron. Les femmes, la danse et les bons repas le grisaient. Mais en même temps qu'il se divertissait, il se familiarisait avec le clergé du Mans et de la province. Ce fut au Mans qu'il fit ses débuts de pamphlétaire. En 1637, il donna une «Apologie pour monsieur Mairet contre les calomnies du sieur Corneille, de Rouen». Dans un second pamphlet, il menaça du bâton

l'auteur du Cid. Scarron devait lui faire plus tard amende honorable.

Enfin, à vingt-sept ans, les folies du carnaval du Mans devaient lui être fatales. S'étant enduit le corps de miel, le jeune homme s'était roulé ensuite dans la plume provenant d'un matelas qu'il avait éventré. Ainsi paré comme un oiseau effrayant, il se mêla à la sarabande. Mais les gens l'ayant dépouillé de ses plumes, il dut fuir sous les huées. Poursuivi par la populace, il alla se réfugier dans les roseaux de la Sarthe. Il y resta trop longtemps. Quand il sortit de l'eau, il dut s'aliter. Le séjour prolongé dans l'eau glacée allait être à l'origine de cet effroyable rhumatisme dont toute sa vie devait être gâchée. A cette époque, Marie de Hautefort, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, arriva au Mans, car elle avait été exilée de la Cour. Elle s'occupa du poète, malade et découragé et, grâce à elle, le séjour au Mans s'acheva dans la quiétude.

Le jeune Scarron revint à Paris. Son père, ayant voulu résister à Richelieu, se trouva dépourvu de sa charge. Notre poète rencontra La Mesnardière qui lui prescrivit un breuvage pour le soulager de ses maux. Le résultat fut désastreux, il perdit pour toujours l'usage de ses membres et devint, comme il le dit lui-même, «un raccourci de la misère humaine». Avec lucidité, Scarron n'incrimina jamais La Mesnardière dans l'échec du traitement et on le vit, dans les années 1650, partager avec lui des repas joyeux.

Il alla prendre les eaux à Bourbon l'Archambault. Les eaux étaient souveraines contre les rhumatismes. Il en revint plus misérable que jamais. Il regagna le Marais.

D'autres soucis lui vinrent : son père mourut au moment où on lui rendait sa charge. Scarron en fut profondément attristé car il avait pour lui une immense tendresse. Françoise de Plaix s'empara de tout l'héritage. Après d'interminables procès, Scarron gagna et sa belle-mère fut condamnée à rembourser, mais, de ce coup, elle mourut; ses enfants reprirent la procédure au point d'en rendre Scarron fou furieux.

C'est alors qu'il publia son «Factum ou requête, ou tout ce qu'il vous plaira, pour Paul Scarron, doyen des malades de France». Privé de son patrimoine, il vivait misérablement à Paris. Marie de Hautefort, devenue madame la maréchale de Schomberg, retrouva sa place à la Cour. Elle le présenta à la reine Anne d'Autriche. Il lui demanda la permission d'être «son malade en titre d'office», et Mazarin fit attacher une pension de cinq cents écus à cette charge. Il tenta alors de gagner de l'argent par ses oeuvres et en 1643, il publia un «Recueil de quelques vers burlesques». Le succès fut immense. Scarron, encouragé, entreprit un poème burlesque «Le Typhon» qu'il envoya à Mazarin sous une splendide reliure:

«O grand Mazarin! O grand homme!
Riche trésor venu de Rome...
Esprit qui ne t'endors jamais,
Expert en guerre, expert en paix...
Je le jure afin qu'on me croie
Par le chef de Sainte Hautefort,
Et c'est à moi jurer bien fort,
Que malgré les maux que j'endure
Malgré fortune toujours dure
Je m'en tiendrai aussi content
Que si, n'étant plus impotent,
Je pouvais à ton Eminence
Faire profonde révérence...»

Mazarin goûta peu de plaisir à la lecture de ces vers, dans une langue qu'il comprenait

difficilement. D'ailleurs le nom de Marie de Hautefort sonnait mal aux oreilles du Cardinal qui la jalousait et cherchait à la séparer de la reine. Scarron ne reçut pas le moindre écu, pas même quelques mots de remerciements. Le poète se montra si visiblement irrité que, six ans plus tard, il n'avait pas pardonné au Cardinal et le fit bien voir lors de la «Mazarinade».

En 1644, parut la suite des «Oeuvres burlesques»; puis sur la scène de l'hôtel de Bourgogne fut joué «Jodelet ou le Maître valet», trois actes empruntés à Don Francisco de Rojas. Cette pièce fut écrite en trois semaines et dédiée au commandeur de Souvré pour le remercier d'avoir obtenu de la reine une pension régulière de cinq cents écus.

A partir de 1645, Scarron s'intéressa au théâtre : il écrivit en tout neuf pièces inspirées de Tirso de Molina et de Francisco de Rojas y Zorilla, à une époque où la comédie espagnole triomphait à Paris.

Sa réputation augmentait. Il avait pris position contre les Précieux. En janvier 1648, il commença la publication de l'oeuvre la plus connue : «Le Virgile travesti».

Il se mit à parodier l'Enéide. Chaque mois de l'année devait voir paraître un des douze chants de l'Enéide burlesque. Scarron ne tint pas sa promesse. Ne parurent que huit chants et le huitième, inachevé, resta le dernier. Le succès fut immense et la vogue du burlesque envahit tout : ce fut un vrai triomphe.

On lira ici l'épisode qui raconte, en termes burlesques, la mort de Didon :

« Elle aperçut sur la couchette Où sa faute avait été faite Du faux amant les caleçons, Son bonnet de nuit, ses chaussons, Et le reste de ses guenilles, Et d'amour quelques béatilles Comme rubans, vers et poulets Bagues, cheveux et Bracelets; Et puis lâcha paroles telles A l'aspect de ces bagatelles:

« Bijoux autrefois désirés, Haillons autrefois honorés, Et qui maintenant ne me faites Que haïr celui dont vous êtes, Ecoutez mes derniers discours! *Je sais que je parle à des sourds,* Mais ma raison s'est envolée; Excusez une désolée, *I'ai vécu reine de ces lieux* Tant que l'ont permis les bons dieux; J' ai fait faire une belle ville, J'ai toujours été fort civile Mais, hélas! Pour l'avoir été, J'ai tout mon cher honneur gâté. Mon mari, frappé par derrière, De mon frère qui ne vaut guère, A reçu satisfaction Par ma généreuse action D'avoir sa finance enlevée; Chacun m'en a fort approuvée, Et le rôle que j'ai joué En ce monde eût été loué, Si du fils du putain d'Enée La flotte en ces bords amenée Par quelques dieux à moi fâchés, N'eût tous mes beaux exploits tachés ». Après ce langage farouche Elle baisa deux fois la couche, Couche où la dame se perdit, Comme je vous l'ai déjà dit; Et puis après, toute changée: «Mourons, et sans être vengée, Dit-elle. C'est là le destin

Que doit avoir une putain; Et qu'Aeneas, voyant reluire La flamme qui va me détruire, Ait le cerveau tout étonné De ce présage infortuné». Ayant parlé de la sorte, On la vit tomber demi-morte, Sans dire un seul mot d'In manus Un glaive entre ses tétons nus Avait fait un large passage Par où cette dame peu sage Répandit de bon sang humain Par terre, non pas plein la main, Mais plein une bonne écuellée ; Et son âme, parmi mêlée, S'en alla je ne sais pas où.»

Virgile Travesti. Livre IV. 1648-1653 (orthographe modernisée)

Après avoir lu le passage de Scarron, il sera difficile de lire avec sérieux les textes théâtraux consacrés à Didon, d'Alexandre Hardy (1570-1632), d'Etienne Jodelle (1532-1573) ou de Georges de Scudéry(1601-1661).

Mais l'ouvrage le plus célèbre de Scarron reste sans doute le roman burlesque intitulé «Le Roman comique» (1651-1657), qu'il laissa inachevé. On le lira toujours avec plaisir. Il y dépeint d'une manière savoureuse la vie et les amours de comédiens itinérants, qui vont de village en village dans la province française, mais de nombreuses autres histoires viennent s'insérer au coeur du récit principal.

On peut dire que Scarron est le maître du burlesque. Il cherche une revanche dans cette littérature où triomphe sa verve drue et malicieuse. Pendant la Fronde, Scarron se trouva au centre de l'agitation et il reçut dans sa chambre la plupart des Frondeurs. Il venait d'écrire sa «Mazarinade» et ses vers obscènes traînaient dans la boue le Cardinal.



«Bougre bougrant, bougre, bougre, Et bougre au suprême degré Bougre au poil et bougre à la plume, Bougre en grand et petit volume, Bougre sodomisant l'état, Et bougre du plus haut carat Investissant le monde en poupe, c'est à dire baisant en croupe, Bougre à chèvres, bougre à garçons, Bougre de toutes les façons.» Cette mazarinade eut un retentissement terrible. Pour le punir de l'avoir écrite, la pension de cinq cents écus fut supprimée, et comme il avait toujours augmenté sa dépense, en proportion de ce qu'il recevait, il se trouva dans la gêne, pour avoir cru la faveur des grands inépuisable.

Un moment même, l'audace des pamphlétaires ne connut plus de bornes. Sachant le succès des ventes des oeuvres de Scarron, ils imprimèrent leurs infamies sous son nom, assurés dès lors de leur bonne destinée. Il supporta les conséquences de ces imbéciles attributions. Les haines s'amassèrent à côté des applaudissements. Il voulut se justifier. Il composa à la hâte cent quatre vers, dont quelques uns fort éloquents, où frémit son indignation:

« Beaux esprits du Pont Neuf, insectes du Parnasse, Dont les productions aussi froides que glace, Font naître la tristesse au lieu de divertir, Vous verrais-je toujours à mes dépens mentir, Et mon nom supposé dans vos oeuvres de bale Me sera-t-il toujours matière de scandale ?»

Cette protestation fut inutile et Scarron resta débordé par ces contrefaçons dont il se serait bien passé. La Fortune du pauvre Scarron se réduisit à une pension de mille six-cents livres qu'il tenait du surintendant Fouquet.

Ce n'était pas, comme on le voit, un parti bien intéressant lorsque Cabart de Villermont amena un jour chez le poète la petite Françoise d'Aubigné, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, plus célèbre sous le nom de la marquise de Maintenon. Cette dernière deviendra, en secret, l'épouse de Louis XIV après la mort de Marie-Thérèse. Scarron ne devait pas se douter qu'il aurait un jour un si illustre remplaçant! Quelques mois après cette première entrevue, Françoise d'Aubigné, alors dans le Poitou, écrivit à une de ses amies, mademoiselle de Saint-Hermant, une lettre contenant quelques mots élogieux à l'adresse de Scarron. Cette lettre tomba un jour sous les yeux de Scarron. Il écrivit à Françoise qui lui répondit. Madame de Neuillan, chez qui habitait Françoise, revint à Paris et favorisa les rencontres de la jeune fille et du poète. Scarron lui proposa de la doter pour rentrer au couvent ou de l'épouser. Le mariage eut lieu le 4 avril 1652. Elle avait seize ans et lui quarante-deux. Les écrits de Madame de Maintenon nous laissent à penser que le mariage fut consommé : « j'escomptais un mariage blanc, il fut gris... » Scarron compléta l'éducation de Françoise.

La demeure du couple était fréquentée par les beaux esprits du temps comme le maréchal de Turenne, la marquise de Sévigné ou le maréchal d'Albret chez qui (au 31 rue des Francs-Bourgeois) Françoise fera la connaissance de la maîtresse du roi, madame de Montespan. Mais c'est une autre histoire merveilleusement racontée par Françoise Chandernagor dans «L'Allée du roi».

On peut dire que du jour où Françoise habita avec Scarron, une autre vie commença pour lui. Sa célébrités 'accrut encore, et son salon, que l'échec de la Fronde avait dépeuplé, redevint à la mode.

A ce moment-là, Scarron s'occupait de fonder une compagnie qui allait faire le commerce audelà des Indes. Il pensait qu'il accumulerait une fortune. Il envisageait même de s'embarquer et traverser l'océan. Les problèmes d'héritage s'étant arrangés, il prit possession de deux propriétés tourangelles et y passa avec Françoise une partie de l'hiver 1652-1653. A leur retour à Paris, ils apprirent que sa compagnie périclitait. Pauvre et contrefait, Scarron ne perdit jamais

sa gaieté qui résistait aux plus intolérables douleurs. Il vivait assis sur une jatte, cette jatte illustre que Charles Perrault a chantée, posée sur une chaire à bras. S'il voulait ou manger ou écrire, on tirait des tringles en fer adaptées au bras de cette chaire, et l'on plaçait sur ces tringles une planche en forme de table. Toujours à portée de sa main, un petit bâton lui servait à se gratter.

Son esprit provoquait un émerveillement et Françoise l'admirait beaucoup. Ils s'entendaient très bien. Cependant, Françoise, qui était très belle, était entourée d'adorateurs. Elle n'échappait pas aux médisances et Scarron s'inquiétait parfois des relations de sa femme bien qu'il eût très grande confiance en elle. Elle s'était liée à Ninon de Lenclos, célèbre par son esprit, sa culture et sa beauté. Cette vie mondaine n'allait pas sans grande dépense. Le poète travaillait pour essayer d'y faire face mais en vain. La troupe du Marais joua son «Escholier de Salamanque».

Les créanciers apparurent. Scarron chercha de riches protecteurs. Seul, Fouquet lui fut bienveillant. Mais, comme à son habitude, Scarron se montra excessivement importun. Sa renommée était telle que Christine de

Sa renommée était telle que Christine de Suède, de passage à Paris, accepta de le recevoir au Louvre. Il n'obtint d'elle qu'une toute petite gratification. Pour rétablir un peu ses finances, il vendit ses terres. Puis il enseigna à quelques jeunes femmes l'art de la versification. Pendant un temps, il essaya de s'occuper d'alchimie! Scarron souffrait de plus en plus de son mal mais il ne perdit jamais son sens de l'humour et quelques semaines avant sa mort, il avait rédigé un testament burlesque par lequel:

«Premièrement, je donne et lègue A ma femme qui n'est pas bègue Pouvoir de se remarier Sans aucun dessein palier, De crainte d'un plus grand désordre; Mais, pour moi, je crois que cet ordre De ma deuxième volonté Sera le mieux exécuté, Car, il est vrai, malgré moi-même Je lui ai fait faire un Carême Qui doit la mettre en appétit...»

Dans la nuit du 7 octobre 1660, il mourut en riant. Dès son décès, les scellés furent apposés sur l'appartement. Madame Scarron ne put rien conserver.

Elle se réfugia au couvent de la Charité de la place Royale et la reine lui accorda une pension. Les funérailles eurent lieu à l'église Saint-Gervais. Contrairement aux usages, Françoise était présente. Nul ne sait si le corps fut déposé sous une dalle de l'église ou s'il rejoignit ceux des pauvres gens dans la fosse commune. Pas de monument, pas de pierre tombale. Personne ne songea à faire graver l'épitaphe si émouvante que Scarron avait composée lui-même:

« Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde qu'aucun ne l'éveille;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille».

Jacky MORELLE